

692

DICTIONNAIRE
DE LA
CONVERSATION
ET DE LA LECTURE

INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES

SOUS LA DIRECTION DE M. W. DUCKETT

Seconde édition

ENTIÈREMENT REFONDUE

CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS MILLIERS D'ARTICLES TOUT D'ACTUALITÉ

Celui qui voit tout abrège tout.

MONTESQUIEU.

3856

TOME TROISIÈME

PARIS

AUX COMPTOIRS DE LA DIRECTION, 9, RUE MAZARINE

ET CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES LIBRAIRES, 2 bis, RUE VIVIENNE

8°54336
(3)



tire et sa *Gastronomie*, il n'en a pas moins eu l'honneur par ces deux écrits remarquables de laisser trace de poète dans notre époque et dans les souvenirs de ses contemporains.

OURLY.

BERCHTESGADEN ou **BERCHTHOLDSGADEN**, justice de paix (*Landgericht*) du cercle de la Haute-Bavière, formait jadis une prévôté dont le titulaire avait le titre et le rang de prince, et dont la fondation remontait à l'année 1196. Sécularisée en 1803, elle fut attribuée alors comme principauté à l'électorat de Salzbourg, puis en 1805 à l'Autriche; enfin, en 1810, elle fut définitivement adjugée à la Bavière. C'est une contrée d'une nature éminemment alpestre, assez élevée, entourée par les montagnes de Salzbourg, et fort importante par ses salines ainsi que par l'industrie de ses habitants. La petite commune protestante qui essaya de s'y constituer au commencement du dix-huitième siècle, émigra dès 1732 à Berlin et dans la marche de Brandebourg.

Le chef-lieu de la principauté et du *Landgericht* est le bourg de *Berchtesgaden*, avec une population de 3,000 habitants, un château, une église collégiale, une inspection supérieure des salines, etc., etc. Il est justement renommé par sa situation ravissante, par le caractère distinctif de ses habitants, par les objets de toute espèce, en bois, en os et en ivoire qu'on y fabrique ainsi que dans les environs, mais surtout par l'exploitation de ses mines de sel, par la saline de Frauenreuth et par le grand canal, qui de là conduit l'eau salée aux salines de Reichenhall, Traunstein et Rosenheim. Des routes magnifiques mettent Berchtesgaden en communication avec Salzbourg, Hallein et Reichenhall, et sillonnent toute la principauté, dont la nature grandiose, avec ses montagnes et ses vallées, qu'habitent le chamois et la marmotte, excite vivement la curiosité du voyageur. Le bourg de Ramsau, célèbre par ses carrières de pierres meulières, et le lac de Schellenberg font encore partie du *Landgericht* de Berchtesgaden; et à peu de distance on trouve le lac Saint-Barthélemy (*Bartolomäussee*), à bon droit célèbre par le caractère éminemment pittoresque de ses rives. Il a 13 kilomètres de long sur 4 de large, et est situé à 662 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, au pied du mont Watzmann, haut lui-même de plus de 3,000 mètres.

BERCY, commune importante du département de la Seine, arrondissement de Sceaux, canton de Charenton-le-Pont, située à la porte de Paris, sur la rive droite de la Seine, à l'endroit où ce fleuve entre dans la capitale. Bercy compte une population de 7,913 habitants; c'est le centre d'un commerce immense en vins et eaux-de-vie, qui lui arrivent par la Seine. Aussi est-ce à Bercy surtout qu'on peut chanter :

C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

On y fabrique du sucre raffiné, des vinaigres, des produits chimiques. On y trouve un grand nombre de distilleries, etc. Un beau pont suspendu avec des chaînes, construit par MM. Bayard et Vergès, met Bercy en communication avec la rive gauche à la hauteur du boulevard extérieur. Un viaduc de cinq arches doit y être construit à la hauteur des fortifications pour servir au chemin de fer de ceinture qui doit relier la gare d'Orléans aux autres gares.

Ce qui donne une physionomie particulière à Bercy, ce sont ses immenses magasins en caveaux qui bordent des espèces de rues ornées d'arbres. Le long du quai, qui en cet endroit prend le nom de *La Râpée*, on voit de joyeux cabarets et des restaurants, célèbres les uns et les autres par leurs *matelotes*, et où se donnent rendez-vous la population du port, les marchands de vin, les courtiers, les acheteurs, et les nombreux amis des uns et des autres, qui, sous prétexte de déguster, vont faire en catimini leurs dévotions au dieu du lieu. Le dimanche, les canotiers parisiens, ces

innocents émules des Jean Bart et des Duguay-Trouin, remplacent dans ces parages la population mercantile.

La prospérité de Bercy date des premières années de ce siècle. Ce n'était auparavant qu'un village fort insignifiant, célèbre seulement par le magnifique château qu'y possédait et qu'y possède encore la famille Nicolai. Ce château, demeure toute royale et bâti dans les dernières années du dix-septième siècle par l'architecte Pierre Leveau, appartenait originairement au marquis de Bercy, financier opulent qui avait épousé la fille de Desmarets, contrôleur général des finances sous Louis XIV. La fille du dernier marquis de Bercy apporta par mariage cette belle propriété dans la famille Nicolai. L'importance que prend chaque jour le commerce de la place de Bercy est telle que tous les ans l'heureux propriétaire du vaste parc riverain de la Seine et dépendant du château se voit obligé de céder aux sollicitations des entrepositaires de vins, et d'abattre les arbres séculaires qui faisaient la gloire de cette demeure aristocratique, pour les remplacer par des magasins qu'il loue ensuite à prix d'or : aussi peut-on prévoir qu'avant peu ce parc tout entier, que planta Le Nôtre, disparaîtra sous la cognée, ainsi qu'il est déjà arrivé, il y a une trentaine d'années, du petit château et de ses dépendances qui étaient plus rapprochés de la barrière, et dont il reste aujourd'hui à peine le souvenir. Ce petit château, qu'avait acquis le baron Louis, est devenu la source de l'immense fortune de ce célèbre financier.

BERDYCZEW (on prononce *Berditchef*). Cette ville de Russie, qui faisait autrefois partie du gouvernement de Kief, et qui dépend aujourd'hui du gouvernement de Volhynie, est située sur les frontières de la Podolie, et compte une population d'environ 20,000 âmes. Les maisons des habitants, pour la plupart juifs de religion, offrent en général tout l'aspect de la misère et de la malpropreté qui en est ordinairement la conséquence. Cependant Berdyczew est le centre d'un commerce assez actif, et il s'y tient deux fois par an des foires de chevaux et de bêtes à cornes, qui y attirent un grand nombre d'étrangers. On se fera une idée de l'importance des transactions auxquelles donnent lieu ces foires, quand on saura qu'il s'y vend, année commune, de 100 à 150,000 chevaux venus de la Podolie, de l'Ukraine, de la Valachie et de la Turquie. Berdyczew fait aussi un grand commerce avec Odessa et Brody, et peut être considérée comme l'entrepôt de ces deux villes. Une grande quantité de voitures et de pianos, fabriqués à Varsovie, y trouvent aussi placement à chaque foire.

BÉRENGARIENS, nom qu'on donnait aux hérétiques qui partageaient les opinions de Bérenger de Tours touchant l'Eucharistie. Bérenger, au milieu de ses nombreuses rétractations, en revient toujours à penser que dans la consécration le pain demeure pain, et que c'est uniquement par la foi des fidèles qu'il peut acquérir les vertus que l'Eglise attribue au corps de Jésus-Christ.

BÉRENGER I^{er}, roi d'Italie. Fils d'Eberard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis le Débonnaire, il prétendit à la couronne après la déchéance de Charles le Gros, et fut reconnu roi d'Italie par une assemblée des états du royaume. Pendant les trente-six années que dura son règne, il eut continuellement à lutter contre les compétiteurs que lui suscitèrent les grands, jaloux de son autorité. Tout à tour servi par la mort et par la victoire, débarrassé de Guido, ex-duc de Spolète, de Lambert, fils de ce dernier, et d'Arnolphe, roi de Germanie, enlevés tous les trois par une fin précoce, vainqueur de Louis, fils de Boson, roi de Provence, de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, il allait enfin demeurer seul et sans rivaux maître du pays, quand une défaite inattendue vint tout changer, et l'obligea à se réfugier à Vérone. Il y tomba sous les coups d'un assassin, nommé Flambert, au mois de mars 924.

BÉRENGER II, roi d'Italie, petit-fils de Bérenger I^{er} par

BOUTURES ANIMALES. On désigne sous ce nom les fragments ou parcelles du tissu des animaux qui sont susceptibles de reproduire un nouvel individu entier. L'étude des boutures animales est un sujet nouveau de recherches très-intéressantes, dont les principaux résultats seront présentés au mot EMBRYOGÉNIE.

BOUVARD (ALEXIS), membre du Bureau des Longitudes et de l'Académie des Sciences, section d'astronomie, naquit le 27 juin 1767, dans une vallée des Alpes, de parents sans fortune, qui vivaient du labourage, dans un village à peu près inconnu, non loin de Saint-Gervais et de Chamouny. Que sera le pauvre enfant ? pâtre, laboureur, ou soldat du roi de Sardaigne ? Rien de tout cela : il a appris à lire, à écrire, à calculer ; il se persuade, en se comparant à tous les êtres qui l'entourent, qu'il est savant, et que Paris le réclame ; il part, non pas avec la marmotte sur le dos comme ses jeunes compatriotes, comme plusieurs de ses camarades d'enfance peut-être, mais avec quelques livres dans un petit havre-sac, une très-moderne somme dans le gousset et la bénédiction de ses parents, plus inquiets sur le sort de leur enfant que ne le sont le père et la mère des petits ramoneurs : ceux-ci, du moins, ont un état au bout de leurs doigts, leur râcloire et la chanson de *la Catarina*. Bouvard, hélas ! n'avait que l'espérance, basée sur des calculs enfantins. Le voilà dans Paris *la grande ville*, et il ne tarde pas à y marcher de mécompte en mécompte, de déception en désenchantement. Pas un protecteur d'abord, pas un ami, pas un guide ! Jugez de ses inquiétudes, de ses secrètes terreurs quand il voyait sa petite bourse se creuser tous les jours et dès qu'il reconnut, en écoutant les leçons publiques et gratuites des Maucluis, des Cousins, au Collège de France, qu'il y avait l'immensité entre ce qu'il avait appris dans son village alpestre et la science véritable. Il ne se découragea pas cependant ; mais il fut ébloui, et il hésita alors entre deux carrières : celle de la chirurgie et celle des mathématiques. Ce fut le besoin de gagner vite de l'argent, beaucoup plus qu'une vocation véritable, qui le décida : ayant trouvé à donner des leçons particulières de calcul, son choix fut arrêté, et il s'assura, en courant le cachet, ce qu'il n'avait pas trouvé encore, un dîner quotidien.

Une circonstance fortuite amena un jour Bouvard à l'Observatoire de Paris, et le fit assister à quelques observations. Dès ce moment il n'y eut plus d'incertitude dans son esprit et dans ses goûts ; pour surcroît de bonheur, le hasard le fit connaître bientôt de Laplace. L'illustre géomètre avait besoin d'être aidé dans les calculs infinis qu'exigeait son ouvrage de *la Mécanique céleste* ; il jeta les yeux sur Bouvard, et paya plus tard de sa haute protection l'infatigable zèle, et on peut ajouter le dévouement sans bornes de son modeste collaborateur. Grâce aux sollicitations, à l'appui de l'homme de génie, Bouvard arriva au Bureau des Longitudes, à l'Académie des Sciences et à la direction de l'Observatoire de Paris.

Il nous est permis, plus qu'à personne, d'emprunter à un discours prononcé sur la tombe de Bouvard quelques lignes qui feront apprécier à la fois l'homme et le savant. « Les distractions de notre société, Bouvard les connaissait à peine. Observateur exercé et habile, il passa pendant de longues années, toutes les nuits sans nuages à côté des grands instruments de l'Observatoire. La table générale des comètes présente plusieurs de ces astres dont la découverte lui appartient. Sa spécialité, toutefois, nous la trouverions dans les calculs numériques, dans les calculs fastidieux qu'un écrivain illustre a si bien caractérisés par ces mots : *Ils fatiguent l'attention sans la captiver*. Bouvard en exécuta des masses effrayantes, soit quand il s'occupa de la théorie de la lune, à l'occasion d'un prix proposé par la première classe de l'Institut, prix qu'il partagea avec le célèbre Burg, de Vienne, soit en construisant des tables nouvelles de Jupiter, de Saturne, d'Uranus ; soit enfin, et principalement,

lorsqu'il fallut fournir à Laplace le moyen d'insérer dans sa *Mécanique Céleste* autre chose que des formules purement algébriques. »

Bouvard avait une passion véritable pour l'astronomie. Tout le bonheur qu'éprouve un amant à guetter le passage de l'objet aimé, Bouvard le ressent au passage d'une étoile au méridien ; il a sa Vénus aussi ; il correspond avec elle, mystérieusement et par chiffres. Sa vie amoureuse est pleine d'alternatives : elle a ses nuages, ses orages, ses tempêtes ; mais les nuits étoilées font ses délices, et le dédommagent... Nous nous jetons dans la poésie, et ceux qui ont connu l'honnête Bouvard pourront s'en étonner. Rien en effet n'était moins poétique que sa personne, ses idées, ses discours : empruntons encore cependant, pour notre justification, quelques lignes à son savant panégyriste. « Aux approches d'un phénomène céleste important, M. Bouvard était dans un état fébrile manifeste. Le nuage qui, dans le moment d'une éclipse d'étoile ou de satellite, menaçait de lui dérober la vue de la lune ou de Jupiter, le plongeait dans le désespoir ; à la fin de sa vie, il rapportait encore avec une douceur naïve les circonstances qui, quarante années auparavant, l'avaient empêché de faire certaines observations. Otez la passion, et dans M. Bouvard passant, la table des logarithmes à la main, des journées, des semaines, des mois entiers, pour découvrir la faute de calcul que tel ou tel élève astronome avait commise en s'exerçant, vous ne trouverez plus qu'un fait sans cause, qu'une anomalie inexplicable. »

Bouvard cessa de calculer et de vivre le 7 juin 1843.

Étienne ARAGO.

BOUVART (MICHEL-PHILIPPE), médecin célèbre du siècle dernier, né à Chartres, en 1711, mort à Paris, en 1787. Son mérite ne nous est guère connu que par tradition. Nous savons qu'il étonnait ses confrères par la justesse de ses pronostics, par cette heureuse alliance d'une vive pénétration avec une sagacité profonde, qui constitue ce qu'on a appelé le *tact médical*. Quant à ses titres scientifiques, ils sont fort légers, quoiqu'il ait occupé des emplois fort importants, et que l'Académie des Sciences l'ait compté au nombre de ses associés. Absorbé par une immense pratique, Bouvard ne pouvait avoir assez de temps à lui pour écrire, et il a eu cela de commun avec des praticiens fort renommés de notre époque. Il ne nous reste de celui auquel nous consacrons cette notice que des mémoires, des discours, des lettres, monuments d'une polémique ardente, dans laquelle notre confrère montre plus d'habileté à manier le sarcasme, et de dogmatisme tranchant, que d'indulgence pour les opinions opposées aux siennes. Après ce jugement sur le *savant*, disons que l'homme fit constamment preuve d'une austerité de principes et d'un désintéressement peu communs à toutes les époques. Fils d'un médecin de Chartres, il vint se fixer en 1736 à Paris, où il paraît n'avoir dû qu'à son mérite, comme praticien, la vogue dont il jouit jusqu'à la fin de sa carrière. Toujours est-il qu'il n'employa pour y arriver aucun de ces moyens qui déshonorent trop souvent une profession dont il savait comprendre la dignité, ainsi que le témoigne un de ses discours, où il avait pris pour texte : *Medicinam homine dignissimam, dignissimam bono cive*. Il poussa même l'indépendance de caractère jusqu'à refuser, à la mort de Sénac, la place de médecin du roi Louis XV. Enfin, si ses confrères eurent souvent à souffrir de son humeur altière et de ses procédés francs jusqu'à la rudesse, ses malades eurent, par contre, à se louer de son dévouement. Nous ne saurions omettre ici, bien qu'il soit devenu vulgairement historique, un trait de Bouvard, qui vaut à lui seul tout un éloge. Appelé chez un banquier, il s'aperçoit que la maladie de cet homme n'est causée que par la crainte de ne pouvoir remplir ses engagements. Aussitôt, et pour toute ordonnance, Bouvard apporta la somme de vingt mille francs, nécessaire pour rétablir les affaires

sans avouer les emprunts qu'il lui avait faits. Il lui reproche surtout d'avoir donné un vocabulaire italien au lieu d'un dictionnaire français, mais c'était positivement le but de Brossard, et c'est en cela même que son ouvrage fut utile, puisqu'il expliquait la nomenclature des termes latins, grecs et italiens qui étaient alors d'un fréquent usage dans la musique. Il existe plusieurs éditions du dictionnaire de Brossard; la première est de 1703, in-fol. Il a laissé en manuscrits de nombreux matériaux pour un dictionnaire historique de la musique et des musiciens, qu'il se proposait de mettre au jour. Sa *Lettre, en forme de dissertation, à M. Demoz, sur sa nouvelle méthode d'écrire le plain-chant et la musique*, parut en 1729. Il a aussi composé des messes, des motets, des cantates et le *Prodromus musicatis*, imprimé en 1695, in-fol. Brossard fit hommage à Louis XIV de tous ses travaux et de sa belle bibliothèque musicale; cette magnifique collection fut placée à la Bibliothèque Nationale; elle se compose d'un grand nombre de pièces, parmi lesquelles il en est de très-rares, et qui sont d'un prix infini pour l'histoire de la musique.

F. DANJOU.

BROSSARD (AMÉDÉE-HIPPOLYTE, marquis DE), né le 8 mars 1784 à Foissy (Seine-Inférieure), s'enrôla d'abord, en 1795, parmi les Vendéens, et passa l'année suivante à l'armée de Condé. Rentré en France en 1806, il s'engagea dans les gendarmes d'ordonnance, après avoir servi en Portugal comme garde de la marine. Au bout de deux ans il était lieutenant dans un régiment de chasseurs à cheval. Il fit toutes les campagnes de la grande armée, et devint sous la Restauration lieutenant-colonel au corps d'état-major. C'est en qualité de chef d'état-major de la première division qu'il fut attaché, en 1830, à l'armée expéditionnaire d'Afrique. Maréchal de camp en 1833, on lui confia le commandement militaire du département de la Drôme, d'où il fut envoyé à Oran en 1837, pour y remplacer le général de L'Etang, appelé en France. C'est lui qui fit construire le camp de la Chiffa, établir la redoute d'Oned-Laleg (rivière des Sangues), et occuper Misserghin. Il bloqua la ville de Blidah pendant plusieurs jours, et refoula vigoureusement dans leurs montagnes les Béni-Salah, dont les agressions incessantes compromettaient la tranquillité de cette petite cité. Il donna souvent des preuves de valeur et de capacité. Une accusation de concussion, de corruption de fonctionnaires publics, d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement qui le força de comparaître devant le conseil de guerre de Perpignan, vint suspendre tout à coup le cours de sa carrière militaire. L'arrêt d'acquiescement qui le renvoya absous ne parut pas justifier son caractère aux yeux du ministre, qui en 1839 l'admit à faire valoir ses droits à la retraite.

BROSSE, BROSSERIE. Tout le monde connaît l'instrument dont on se sert pour nettoyer les habits, les souliers, les voitures, etc. Les brosses se font en soies de porc ou de sanglier, en crins de cheval, en brins de bruyère, en racines de riz, etc., que l'on fixe de deux manières sur le *fût* ou *patte* de la brosse, suivant que celle-ci est percée de trous à jour ou de trous *foncés*. Pour faire une patte de brosse on prend une planchette de bois dur, débitée à la scie. Souvent la patte est courbée en arc de cercle; celles qui sont destinées à faire des brosses communes sont toutes droites. Les trous des pattes se percent avec une mèche de vilbrequin montées sur l'arbre d'un tour-en-l'air, que l'on fait mouvoir avec le pied; pour que les trous soient aussi bien espacés entre eux que possible, on fixe sur le fût un calibre de tôle de même grandeur: ce calibre est percé d'autant de trous que le fût peut en comporter. Au moyen de cette précaution, on perce vite, avec régularité, sans tâtonnement. Si les trous ne doivent pas être percés d'outre en outre, on fixe une virole sur la mèche, qui l'empêche d'avancer au-delà d'une certaine limite, de façon que tous les trous ont la même profondeur.

Comme nous l'avons déjà dit, il y a deux manières de fixer

les poils, les crins, etc., sur la patte: quand les trous de celle-ci sont à jour, on prend un pinceau de poils, on le courbe en U, on le saisit avec une ficelle que l'on introduit double dans un trou par le dos de la patte; on tire cette ficelle avec force, et l'on oblige ainsi le pinceau à entrer dans les trous, qu'il doit remplir exactement; quelquefois la ficelle est remplacée par un fil de laiton. L'inspection d'une brosse même grossière fera concevoir tout de suite la manière dont les pinceaux de poil et la ficelle sont enlacés entre eux. Lorsque les trous du fût sont *foncés*, on lie d'abord les pinceaux avec un bout de cordon, et, après les avoir trempés dans de la poix ou de la colle forte bouillante, on les introduit avec force dans les trous. Lorsque les pinceaux sont fixés, soit d'une manière soit d'une autre, on les égalise avec de gros ciseaux.

La grosse broserie se fait en province; les brosses fines se font dans les grandes villes: leurs pattes sont faites de bois choisis, travaillés et polis avec soin, et leur dos est couvert d'une feuille de bois pour cacher les points de la ficelle ou du fil de laiton.

Les peintres appellent *brosses* de gros pinceaux qui se font en serrant fortement, avec un fil de fer ou une cordlette des bottes de crins au bout d'un manche en bois. On coupe ensuite de niveau les crins aux deux bouts, et, pour assurer la solidité de la brosse, on enduit le haut des crins d'un mélange de cire et de résine. TEXSÈDRE.

BROSSE (JACQUES DE). Voyez DEBROSSE.

BROSSE (PIERRE et GUY DE LA). Voyez LABROSSE.

BROSSES (Zoologie). On nomme ainsi des amas ou faisceaux peu étendus de poils roides ou soies courtes, insérées perpendiculairement à la peau. Quelques espèces de cerfs et d'antilopes sont pourvues de *brosses* à la partie externe et supérieure du métatarse. Plusieurs rongeurs, et surtout la marmotte, portent un petit pinceau de poils longs ou soies sur un tubercule situé sur la surface postérieure et interne de l'avant-bras. On observe aussi des brosses sur le corps de quelques chenilles, à l'extrémité de l'abdomen de certaines larves, et sous les tarses de la plupart des diptères. Le premier article du tarse des pattes postérieures des abeilles est garni en dedans de plusieurs rangées de poils, dirigées en travers, qui forment une *brosse*.

Les *brosses* doivent être distinguées en *persistantes* et en *temporaires*. Les premières sont employées à divers usages, qui ne sont point encore suffisamment déterminés. On sait seulement que les diptères (mouches, etc.) peuvent à l'aide des brosses de leurs pattes marcher sur les corps les plus polis, et que les abeilles ouvrières s'en servent pour balayer et recueillir le pollen qui s'est attaché aux poils du corps. Les brosses temporaires ne sont que des amas de poils, dont certaines chenilles se servent, après les avoir détachés de leur peau, pour en construire leur cocon à l'aide d'une très-petite quantité de matière soyeuse qu'elles filent pour les agglutiner. L. LAURENT.

BROSSES (CHARLES DE), premier président au parlement de Bourgogne, naquit à Dijon, le 1^{er} février 1709. Par son père, conseiller en cour souveraine, il appartenait à une ancienne famille originaire de Savoie, qui avait servi avec honneur dans les rangs français lors des guerres de Louis XII en Italie. Charles de Brosses prit ses degrés à l'université de Dijon. Reçu conseiller au parlement en 1730, président, avec dispense d'âge, en 1741, puis nommé premier président quand on rétablit les parlements, après la crise Maupeou, il était zélé parlementaire, et avait subi un exil de six mois en 1744, pour avoir opiné contre M. de Tannes, commandant pour le roi en Bourgogne, à l'occasion d'une dispute de préséance entre ce grand seigneur et le parlement. Il rédigea souvent les remontrances de sa compagnie, et refusa, en 1771, de figurer dans le parlement de la création Maupeou.

Le président de Brosses se recommande surtout par les